

ALLER VOIR
LA TERRE
JOURNAL D'UNE MAÇONNE
INTÉRIMAIRE

MARION LAGARDÈRE

■
■ ■ ■
■ ■ ■
LE DON DES NUES ■

Avertissement

Les pages qui suivent ne constituent nullement une étude générale sur la maçonnerie en France au ^{xxi}^e siècle. Elles n'ont pas non plus pour objet de dresser le tableau d'un domaine professionnel. Il s'agit de la retranscription d'un vécu individuel, sur une durée déterminée, dans des lieux et pour des tâches spécifiques. Les scènes décrites ne sont pas représentatives d'une vision globale mais subjective. Pour cette raison, les prénoms des personnes s'exprimant dans ce récit ont été inventés par l'autrice. Toute ressemblance avec des personnes précises serait donc purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Aller voir la Terre.

Aller voir de quoi la Terre est faite.

Affronter la roche, la croûte, les matières qui font le « où » de nos vies humaines, notre *oïkos*, notre habitat.

*

Ce matin, comme tous les jours, et tous les soirs, et toute la vie, la ville est froide. Fermée, isolée, obturée de partout. Je m'en rends compte en sortant de la gare, là, en suivant le flot humain qui s'échappe du bâtiment. La particularité la plus évidente de cet endroit, celle qui ne me saute au cerveau que tardivement, c'est qu'il n'y a pas de sol. Pas de terre. Pas de planète sous les chaussures. Il n'y a qu'une monumentale accumulation d'épaisseurs, grises, blanches et noires, des couches posées parallèlement et perpendiculairement les unes aux autres, toutes empilées là par des humains. Des immeubles, des trottoirs, du bitume.

Et la terre paraît bien loin. Invisible, insoupçonnable même.

Alors il faut chercher. Il faut aller voir de quoi ces lieux sont faits. Il s'agit de plonger dedans sérieusement, franchement. Je veux dire physiquement, au premier degré. Parce qu'indéniablement, le lieu où l'on habite nous conditionne, qu'il ait été choisi ou non. Qu'il s'agisse de notre habitat à la plus petite échelle possible – hôtel particulier, maison ancienne, pavillon, barre d'immeuble, bidonville – ou à

l'échelle la plus large, universelle – c'est-à-dire la fine pellicule de terre qui recouvre la surface de cette planète, cet espace très limité qui est le seul lieu rendant possible notre existence et que pourtant nous bouleversons, retournons, raclons en permanence.

*

Où nous sommes fait partie de *qui* nous sommes.

De là l'envie d'aller voir ce « où » pour comprendre.

De regarder de quoi nos lieux sont faits, commencer par la matière, revenir à l'essentiel, à la mère des matières, avant le ciment, avant le béton armé, avant le placo, avant la tôle et le verre et le bac acier et toutes les inventions industrielles. La pierre.

La pierre, et puis la terre aussi. L'argile et la roche. Les deux principaux éléments sur lesquels reposent justement nos pieds.

Une curiosité insistante me dit qu'il faut sortir de la ville froide et obturée. Qu'il faut aller au-delà de la surface du trottoir, au-delà du parvis de la gare.

Il faut aller voir la Terre.

Alors, j'ai commencé. J'ai mis la main à la pâte.

Taille de pierre et maçonnerie. Rénover, entretenir, bâtir, pour comprendre l'habitat, revenir à l'essentiel, revenir à la matérialité de l'espace.

Et ce que l'on me demande de tailler ce matin, c'est le socle d'un pilier pour une église néo-gothique. Il y en a plusieurs à faire, l'édifice est en état de délabrement avancé. La pollution urbaine a rongé les pierres. L'eau de pluie a ravalé leurs surfaces noircies et désagrégré progressivement le calcin – le parement – par plaques, comme une lente et inexorable desquamation.

*

Le bloc est sur ma table de taille, de la pierre de Chauvigny, dense, dure, fermée. Disqueuse en main, je commence à l'ouvrir.

Je me concentre sur lui. Sur le lieu qu'il représente. Ce lieu où l'on habite et qui nous relie directement, non seulement à notre géographie immédiate, mais à notre matérialité corporelle première : nous sommes un agrégat de particules qui s'abrite dans des habitats constitués d'autres particules sorties tout droit des entrailles de la Terre, transformées certes en brique, pierre, ciment, béton armé, plâtre, tôle, mais faites d'éléments chimiques on-ne-peut-plus terrestres. Fer, calcium, silicium, sodium, carbonate. Hydrogène et oxygène. Entre autres.

La lame de mon disque diamant découpe du carbonate de calcium.

Drôle de phénomène qui fait qu'en taillant une pierre, on est rapidement emporté, bien malgré soi, par des flots de pensées. Sans le vouloir. Ça pense, ça interroge. Peut-être parce qu'interroger les matières qui composent nos habitats, c'est interroger nos vies, et donc notre être.

D'où viennent ces matériaux qui nous entourent ? D'ici ou d'ailleurs, ou de très ailleurs ? Ont-ils été transformés ? Si oui, comment ? À quel prix énergétique et humain ? Sont-ils à usages uniques ou réutilisables ? Sont-ils des déchets en puissance ou des denrées durables ? Sont-ils toxiques ou sains ?

Dans quoi sommes-nous ? Où sommes-nous ?

De quoi est fait notre refuge ?

L'endroit où l'on vit nous amarre à la Terre. Il nous ramène au fait que, comme ces pierres, nous sommes cette planète. Nous venons d'elle, nous sommes par elle et nous finirons par retourner à elle. Matière et temporalité... Il faut parfois s'arrêter devant un mur et le toucher pour s'en rendre compte, poser dessus la paume de sa main, pleinement, provoquer la rencontre. Le genre d'interaction tactile qui invite à interroger son habitat quotidien et à aborder ainsi, de manière très directe, deux notions d'ordinaire difficilement palpables : l'espace et le temps.

Un mur, c'est de l'espace et du temps. C'est une piste.

*

J'éteins la disqueuse. J'ai fini mon bloc de pierre. Qui désormais n'est plus une pierre mais bien le socle d'un pilier d'église néo-gothique. Il s'appelle CO 22/3. Il est, au vingt-deuxième rang de la façade ouest, en partant du bas, le troisième socle à remplacer.

Son nom est son emplacement. Son nouveau lieu.